

# LA CHARITÉ

Organe du Bazar de l'Asile de la Providence

No 13

MONTRÉAL, MARDI, 26 NOVEMBRE 1898

5 CTS

## CHRONIQUE

Les dames et les demoiselles qui ont travaillé de concert au succès du bazar ont assisté hier à un salut solennel, dans la chapelle de la Providence. Puis, nos bonnes Sœurs leur ont fait visiter en détail l'asile des vieillards.

Il est doux et consolant de juger ainsi par soi-même des soins et des attentions dont les vieux pauvres sont l'objet.

Il en est parmi les visiteurs qui ont poussé l'investigation jusqu'à palper les lits — les croyant peut-être de sanglé; — celles-là ont constaté tout le moelleux des épais matelas, posés sur d'excellents sommiers.

La plus sévère hygiène semble régner partout; et les pensionnaires n'ont pas l'air à plaindre! Quelques-uns étaient à fumer leur pipe le plus tranquillement du monde, dans un endroit spécialement réservé à cet indispensable passe-temps.

Il n'y a pas jusqu'à l'infirmerie qui ne soit presque gaie, grâce à la blancheur du linge, à la lumière bien distribuée, à l'apparence calme et confiante des malades. On songe, à part soi, aux taudis infects où les Religieuses trouvent souvent leurs malheureux clients, et l'on bénit du fond du cœur cette Providence de la terre qui voit et secourt toutes les détresses.

Dans la crypte du couvent est déposée la tombe de la Révérende Mère Gamelin, fondatrice; — on y voit aussi le tombeau de M. le Grand-Vicaire Trudeau, ancien chapelain de l'Hospice, et ceux de quelques bienfaiteurs de la maison. — Nulle impression sinistre ne vous saisit en entrant dans ce caveau; tout y est simple, tout y est blanc. D'ailleurs, il ne s'y fait plus d'inhumations depuis que l'on a transféré au cimetière de la Longue-Pointe les restes mortels des premières Religieuses décédées ici.

Des *ex-voto* témoignent des faveurs obtenues par l'intercession de la vénérée Fondatrice; premiers jalons semés par la piété reconnaissante sur la voie de la canonisation, nous dit la Révérende Sœur Rose-de-Lima, qui a parfaitement connu la Thaumaturge, et même a eu l'honneur douloureux et sacré de la mettre dans sa bière!

Par parenthèse, Sœur Rose va célébrer ses "noces d'or" le 13 du mois prochain.

C'est l'âme pleine de respect et de salutaires réflexions que l'on quitte ce lieu vénérable, pour gravir le petit escalier étroit et raide qui mène au rez-de-chaussée.

La Supérieure de l'établissement, dans une pensée de reconnaissance, avait eu l'aimable inspiration d'assembler une dernière fois toutes les Zélatrices de l'œuvre, en les invitant à un souper splendide, comme pour cimenter leur fraternité dans le bien.

Avant de clore notre humble gazette, le comité de rédaction s'unit pour exprimer ses meilleurs remerciements à notre spirituel collaborateur, M. Lucien Lassalle. Ses deux articles pleins d'honneur — "Aidons-nous les uns les autres" et "Mon premier bazar" — ont grandement facilité l'écoulement de notre littérature marchandise. Les pauvres lui devront quelques centaines de pains de plus!

MARIE BEAUPRÉ.

## Nos Pères et leurs Coutumes

Je n'ai pas vu, de mes yeux, tout ce que l'on va lire au sujet de nos aïeux, puisque mes souvenirs d'enfant ne peuvent remonter beaucoup au delà d'un demi-siècle, ce qui forme encore une jolie période dans ce siècle où l'on vit vite, mais peu longtemps. Les coutumes dont il est question ici se rapportent surtout à nos paroisses d'en bas de Québec, où j'ai vu le jour, où j'ai grandi, heureux et que j'ai habités jusqu'à l'âge d'homme fait. O belles années de cette époque sans nuage, jours de l'enfance insouciance passée sur les bords enchanteurs de notre Saint-Laurent maternel, reviendrez-vous jamais vers celui qui ne peut vous oublier? Pourrai-je au moins, à cette heure suprême qui sera la dernière d'une vie triste et agitée; pourrai-je après m'être si longtemps déchiré aux rochers du chemin parcouru, entendre encore le doux murmure de tes flots ou ta voix imposante, quand la colère soulève ton vaste sein et que tes vagues immenses se ruent avec fureur sur la plage? Quelle douce poésie dans ta voix, fleuve chéri, quand tu venais expirer lentement sur les galets servant de base à la maison paternelle! et quelle sublimité de langage dans ta voix éclatante, aux jours de tes grandes colères! C'est bien alors que tu nous rappelais la puissance du Créateur ne te permettant point de dépasser la limite qu'il t'a tracée. Dis, fleuve bien-aimé, quand pourrai-je encore m'endormir au murmure de tes vagues?...

Désirs et regrets superflus et inutiles: ces beaux jours ne reviendront plus. Il ne nous reste d'eux qu'un souvenir ineffaçable, qui a bien son charme rajeunissant.

LE MENUET. — J'étais bien jeune lorsque je vis danser le menuet, alors à la veille de disparaître pour toujours. Cette danse, élégante et grave à la fois, seyait parfaitement bien à nos aïeux. C'était une suite ininterrompue de figures gracieuses entrecoupées, ça et là, de saluts profonds et de révérences venus en premier lieu, des cours brillantes des galants rois de la "Belle France." La révérence, depuis des années, a disparu, ainsi que le salut si digne de nos Pères; on a remplacé celui-ci par ce coup de tête raide, sans grâce, grossier même, emprunté à John Bull.

Après la cession du pays à l'Angleterre, les danses anglaises s'introduisirent insensiblement jusque dans nos campagnes. Tout en conservant le cotillon, danse d'origine française, nos paysans adoptèrent la gigue irlandaise, à rythme vif et gai et exigeant un jarret solide. On vit apparaître aussi le *reel* et le *casse-reel* (Scotch reel), puis le *hornpipe*, que l'on appelait sans cérémonie un *arlepette*; les mâchoires de nos braves habitants mâchaient difficilement

les mots anglais à cette époque, et l'on ne s'en portait pas plus mal ; au contraire, on vivait très vieux.

Il y avait aussi les danses rondes avec accompagnement de chant et des gages à donner pour celui qui se trompait en restant seul dans le cercle formé par les danseurs et les danseuses se tenant tous par la main. Il y avait aussi des récompenses pour les gagnants et ces récompenses avaient du prix, vu qu'elles donnaient le droit à celui ou celle qui les obtenait d'aller déposer un doux baiser sur le minois de son choix. Il y avait aussi des jeux où l'on donnait encore des gages, et ces sortes d'amusements avaient une grande vogue ; ils n'ont même pas encore disparu de nos campagnes, d'en bas de la vieille capitale.

Quand la "compagnie" était fatiguée de danser et d'embrasser, il y avait et il y a encore un autre passe-temps très recherché : le récit des contes plus ou moins vraisemblables et qui, cependant, faisaient les délices de nos campagnards. Chaque paroisse avait au moins sa douzaine de "conteurs de contes," comme elle avait aussi ses "violonneux," gens recherchés et reçus partout à bras ouverts. Les conteurs commençaient toujours par cette phrase stéréotypée : "Il est bon de vous dire qu'une fois il y avait," etc. Le sujet de ces histoires naïves était, généralement, un roi ou une reine, et ce mot *reine* était et est encore, pour plusieurs, une *roie*, ce qui, après tout, est assez conforme au génie de la langue, en laissant de côté l'étymologie latine : *regna*.

Quant au violonneux qui entreprenait de faire "sauter la compagnie," au son de son instrument criard et passionné, d'accord avec la quinte voulue, il commençait par enlever son habit, son gilet et sa cravate... quand il en avait une, puis, installé dans un coin de la pièce où l'on dansait, la tête renversée en arrière, un des bouts du violon appliqué au creux de l'estomac, il se mettait à sa besogne avec courage, consciencieusement, battait la mesure de ses deux pieds et de manière à couvrir le son du violon. Le violonneux qui ne tapait pas bruyamment des pieds était considéré comme musicien peu habile. Et, au son de ce bruit assourdissant, on dansait, on sautait, on battait des "ailes de pigeon," on faisait des entrechats dignes d'un acrobate consommé. Quelques danseurs, les *jeuneses*, emportés par le dieu de la Danse, enthousiasmés, ivres de joie et de bonheur, jetaient, de temps à autre, des cris de triomphe empruntés aux frochets froquois sculptant un ennemi vaincu. D'autres ajoutaient aux cris une piroquette qu'ils faisaient sans perdre la mesure. Ceci était considéré comme le *ser plus ultra* de la grâce et de l'habileté en fait de danse. C'était beau, c'était grand, et l'auteur de ces exploits recevait les plus beaux sourires des danseuses.

Des chandelles fumeuses, traversées vers leur base par une fourchette piquée aux cloisons de la pièce, éclairaient ce tableau réjouissant. Comme ces braves gens, oubliant leurs rudes travaux et leur misère, s'amusaient de bon cœur ! Comme il était contagieux, leur rire bruyant, franc et bonhôte. On pouvait leur appliquer ce quatrain d'un rimailleur dont j'ai perdu le nom :

" Il ne fallait au fier Romain  
Que des spectacles et du pain ;  
Mais en Français, plus que Romain,  
Le spectacle suffit sans pain."

Lorsque la Providence envoyait un nouveau-né à l'une de ces braves familles, et cette Providence se montrait généreuse, prodigue même, à l'égard de nos Pères dont le nombre d'enfants atteignait souvent le chiffre de quinze à vingt ; lorsque, dis-je, survenait une naissance, que ce fut au milieu du jour ou de la nuit la plus noire et la plus tempétueuse, tous les enfants, depuis l'âge de trois ans en montant, avaient à déguerpir, sous un prétexte quelconque et allaient se réfugier chez les voisins ou les parents. Un souvenir à ce sujet.

Nous étions au mois de janvier. Il faisait un froid à

Pierre fendre ; le vent soufflait avec rage et soulevait la neige en une *poudrière* aveuglante. Au beau milieu de la nuit, alors que mon frère et moi nous dormions les poings fermés et avec toute la tranquillité insouciance de nos huit à neuf ans, notre père vint nous réveiller avec l'ordre de nous habiller au plus tôt et d'aller passer le reste de la nuit chez un oncle demeurant à quelques pas de chez nous. Nous ne comprimes rien au motif de cette promenade en plein cœur de nuit et par un temps pareil. Nous ne nous tîmes pas prier, cependant, car nous avions, chez l'oncle en question, de jeunes cousins, nos doyens d'âge de quelques années que nous aimions sincèrement et avec lesquels nous menions le diable à quatre dans nos jeux bruyants.

Arrivés chez l'oncle, nous fîmes part à nos cousins de notre étonnement de cette promenade à une heure aussi insolite, et nous déclarâmes ne pouvoir en connaître le motif chez notre père. L'aîné des cousins, qui pouvait avoir de douze à treize ans, prit la parole d'un air sentencieux, après avoir longtemps tisonné le feu, comme pour réfléchir, et dit : " Demain matin, vous aurez ou un petit frère ou une petite sœur."

Depuis cet instant, nous conçûmes la plus grande admiration pour la science profonde de notre cousin que nous considérâmes longtemps comme un être bien supérieure à nous, d'autant plus qu'il avait dit vrai : le lendemain, nous avions une petite sœur de plus.

J'ai parlé, plus haut, de familles de quinze à vingt enfants. Dans notre paroisse natale, Kamouraska, nous avons eu deux familles ayant, chacune, vingt-six enfants. Dans ce cas le vingt-sixième, tout comme le vingt-septième enfant de la dime, devenait la propriété du curé.

La cérémonie du baptême avait aussi ses particularités remarquables et différentes de celles de nos jours. D'abord, on faisait baptiser le nouveau-né le jour de son arrivée dans ce monde, ne voulant pas risquer de le voir mourir sans ce sacrement, qui nous a fait enfants de Dieu et de l'Eglise. Le compère choisit, celui-ci, de fait, choisit, à son tour, sa commère. (On se servait peu, alors, des mots *parrain* et *maraine*.) Le compère, attifé de ses plus beaux habits de fête, menant à grand train sa plus belle *garrade* (cavale), attelée à son *cabriolet* le plus élégant, se rendait à la demeure de la commère, qui l'attendait habillée de ses plus beaux atours. Après avoir été chercher l'enfant à baptiser, on se mettait en route pour l'église.

Après le baptême, il était d'usage de faire sonner la cloche ou les cloches assez longtemps pour satisfaire l'orgueil du compère et la vanité de la commère. Ceci regardait le parrain et le bedeau, celui-ci donnant du son en proportion de la somme reçue pour trente sous, le bedeau carillonnait au moins vingt minutes et le compère et la commère se rengorgeaient.

Mais ce n'était pas tout : il y avait encore une autre coutume à laquelle le parrain ne pouvait se soustraire sans passer pour un malappris, un rustard et un pingre. Avant de reporter l'enfant auprès de sa mère, le parrain devait conduire la commère chez un des marchands du village, qui, à cette époque, vendient, outre les articles ordinaires d'un magasin de campagne, des liqueurs douces et fortes. Le compère demandait pour sa commère un bon *sangria* sucré, ou, si elle le préférait un verre de *monestroppe* (lemon syrup), et lui, ingurgitait un ou deux verre d'*espérette* (spirits), ou de cette bonne jamais du bon vieux temps. Ainsi lesté, le compère, faisant un salut gracieux à sa commère, disait : " Madame (ou mademoiselle, suivant le cas), choisissez ce qu'il vous plaira dans le magasin." Jamais la commère ne prenait avantage de cette générosité devenue coutume. Elle se bornait à l'achat d'une paire de gants, d'un petit châle ou de quelques verges de calicot.

De retour sous le toit du nouveau-né, il y avait un grand "fricot" auquel étaient invités les parents et les amis. On passait souvent la bouteille ; on buvait à la santé de la mère et du père de l'enfant, à la santé de la commère et du

compère, qui devaient, chacun, reconnaître la politesse par une chanson.

Dans plusieurs paroisses, surtout sur la côte du Nord et surtout en aval de Québec, les enfants ne mangeaient pas à la table de leurs parents avant d'avoir fait leur première communion : c'était une espèce de récompense pour ce grand acte dans notre vie, pour ce jour inoubliable que le fameux Napoléon considérait comme le plus beau des souvenirs de sa vie glorieuse et agitée.

À l'un des bouts de "la table des grands," se tenait le père de la famille, ayant tout près de sa gauche un de ces énormes pains cuits sur l'âtre des fours de terre de l'époque et dans lesquels on-faisait une *cute* d'une semaine. Le pain ne s'entamait pas par le chef de la famille, avant qu'il eût fait une croix sur la partie la plus dure avec son couteau, qui n'était souvent qu'un couteau de poche. Avant de se faire la barbe, le dimanche au matin, il faisait aussi avec son rasoir, un grand signe de croix sur sa personne, dans le but évident d'obtenir de ne pas se faire d'échaille au visage.

Les rendez-vous amoureux étaient alors à peu près inconnus : c'était sous l'œil vigilant de la mère que se faisait les *fréquentations*. Le dimanche, après les vêpres, était le jour favori et, assez souvent, le jeudi soir.

Vers 4 heures, le dimanche après-midi, le *faraud* arrive comme un train à la porte de son amoureux. Son cheval, attelé à une petite charrette ou cabriolet (voiture légère à deux roues), est couvert d'écumé et atteste l'empressement qu'avait le galant campagnard à revoir sa "blonde." Celle-ci est à la fenêtre depuis longtemps en attendant que son amant arrive; elle l'a même vu venir sur la route qui conduit à la maison de son père à elle; mais, avec cette diplomatie inhérente à la fille d'Ève, elle manifeste une grande surprise tout en s'épanouissant de son plus beau sourire.

Le *faraud*, après avoir attaché son cheval fringant à un piquet de la clôture du jardin potager situé à quelques pas de la maison, entre, le sourire aux lèvres, dans l'humble demeure où il sait d'avance qu'il sera bien accueilli. Il salue profondément le père et la mère d'abord; puis son amoureux, qui, rouge comme une pivoine, lui répond par une bouche en cœur des plus aimables.

Après avoir épuisé tous les lieux communs sur le beau ou le mauvais temps, sur l'apparence de la moisson, etc., le *faraud* se lève solennellement, s'avance vers le père de la jeune fille et dit : — Monsieur, j'ai eu l'honneur d'accoster (quelquefois on disait *aborder*, autre terme marin) votre fille et lui parler en *particule* (en particulier). Sans doute, monsieur, répond le père. Alors, l'amoureux s'avance vers sa blonde, lui prend la main et se dirige avec elle sur un des grands coffres de bois placés dans chaque

angle de la pièce. Là, on roucoule, on répète l'histoire aussi ancienne que le monde, mais toujours nouvelle, on se fait l'amour, en un mot avec des yeux en coulisse attendrissants, et tout cela en présence des "bonnes gens," occupés à une conversation moins brûlante.

À l'approche de la brunante, le garçon fait mine de vouloir se retirer; mais son cheval est déjà "dedans," et on se fait le décade aisément à passer la veillée; il s'attendait, d'ailleurs, à cette invitation et aurait été grandement désappointé si elle n'eût pas été faite.

On soupe; le *faraud* est à côté de sa belle et cause avec entrain. De temps à autre, il offre à celle-ci soit du pain ou de la fricassée, ou du beurre, chaque fois, elle répond : — "Merci, j'ai le bras assez long pour en avoir dire."

Après le/souper, on fait la partie de cartes; on joue soit à la brisque, ou au *major*, ou à la *cripe*, vieux jeux qui se jouaient, dit-on, dans l'arche de Noé, mais qui n'en intéressaient pas moins nos pères. Le prétendant, naturellement, joue avec sa "prétendue," car il n'y a pas d'autre concurrent pour lui faire "manger de l'avoine," expression reçue pour dire que l'amoureux en titre s'est fait supplanter temporairement. Avant de s'approcher de la table de jeu, il a bien poliment prié la demoiselle de se mettre au *panneau* avec lui. Le panneau était une table ronde servant de large fauteuil au moyen d'une rainure permettant de la faire glisser à une des extrémités et de l'y renverser à angle droit, pour servir de dossier au fauteuil facilement improvisé.

C'est ainsi que nos bonspères faisaient leurs amourettes, et lorsqu'ils étaient mariés, ils ne se sauvaient pas loin de toutes les connaissances, comme s'ils eussent fait un mauvais coup.

Une autre coutume, et c'est la dernière que je rapporte, était celle-ci : Un enfant que l'on accusait de mensonges avait à souffler dans le canon d'un fusil qui devait de toute nécessité lâcher son coup dans la bouche du coupable. Malheureux fusil, souvent sans *plaque*, quelles trames mortelles n'as-tu pas causées à notre naïveté d'enfant, mais aussi que d'aveux tu as reçus de la part des menteurs, qui préféraient dire la vérité plutôt que de s'exposer au danger de ta gueule formidale!

A. B.



Pourquoi  
Pas toujours

Le Savon Imperial

...DE BARSALOU ?

De jolis Cadeaux en échange des Enveloppes!

Tel. Bell 7024

Tel. des Marchands 221

W. BARIL

MANUFACTURIER DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures.

Tournage, Découpage, Emboutage, etc.

217 à 221 rue St-André

...MONTREAL...

Une spécialité : Bancs d'églises, Chaires, Stalles, Confessionnaux, etc.

**Madame Beauchamp**

**Palais de Modes**

1626 Rue Ste-Catherine, Montréal

**MODES DE CHAPEAUX  
DANS LES DERNIERS GOUTS**

Les DEMOISELLES CADIEUX (autrefois chez MM. Paquette & Michau) sont dans notre établissement.

ARTHUR I. VALLIERES. J. C. SENECAI.

**Maison du Peuple**

**VALLIERES & SENECAI**

— IMPORTATEURS DE —

**Nouveautés et Marchandises**

Notre Stock d'Étoffes à Robes est très nouveau et un des plus complets de la ville. Ventes au comptant seulement.

Nous sollicitons une visite à notre magasin.

1487 Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue Wolfe.  
Tél des March. 540 **MONTREAL**

Une première Modiste et un Tailleur très habiles sont à la disposition de nos clients.

**NOEL!! NOEL!!!**

Les nouvelles cartes de Noël et du Jour de l'An, sont maintenant à l'étalage, et toutes les nouvelles marchandises pour

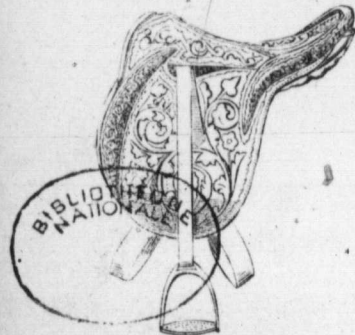
**.. ETRENNES ..**

Articles religieux, articles de fantaisie, objets d'art peints à la main, albums à photographies, boîtes de toutes sortes en bois naturel, en cuivre, en porcelaine, en ivoirine, etc., pour la toilette et à ouvrage, pour les fumeurs, pour faux-cols ou bretelles, décorés à la main.

Les cartes de nouvelle année seront plus belles, plus artistiques et plus variées que jamais, chez

**GRANGER FRERES, Libraires**

1699 RUE NOTRE-DAME



**JOS. MACDUFF**

SELLIER & VALISIER

Selles, Harnais, Couvertures, Fouets, Cravaches, Articles d'Ecurie en tous genres.

Tité : BOTTES A CHEVAUX

St-Catherine Montréal.

**L'Union**



**Catholique**

**Association de Bienfaisance**

Demande des organisateurs pour la ville et les environs. Elle offre une position permanente à des hommes actifs et sérieux. S'adresser au

**SECRETAIRE,**

Chambre 20

158 1/2 Notre-Dame.

**L'eau Minérale de l'Épiphanie**

Une source canadienne d'une valeur aussi grande que les sources les plus renommées d'Europe.

Afin de faciliter l'usage de cette eau, qui, tous les jours, a des succès remarquables pour les maladies des reins (règles), mauvaise digestion, constipation, les maladies de la peau, du foie et toutes les maladies du tube digestif, M. Alphonse Granger, propriétaire, 1699 rue Notre-Dame, a eu la bonne idée de la faire mettre, à la source même, comme la chose se pratique en Europe, en cruche-vertre empaillée de 2 et 3 gallons au prix modique de 75 cts et \$1.00 la cruche. Ces prix comprennent la cruche, qui, lorsque l'eau est retournée, une remise de 50 ou 40 cts est donnée suivant la grandeur.

Sur demande l'analyse et plus de deux cents certificats peuvent affirmer qu'elle est un remède infailible p ur les maladies et haut mentionnées.

SEUL LÉGITIMÉ, ALPHONSE A. GRANGER

Tel Bell Main 1182

1699 Rue Notre-Dame

Marchands 7-2.

**A. BLANCHARD**

**..Marchand de Chaussures..**

1611 RUE STE-CATHERINE

Coin de la rue St-Hubert

**Montreal**

OUVRAGES DE PRATIQUES  
et REPARATIONS en tous genres.

Téléphone Bell: 6102. Tél. des Marchands: 280

**C. ROBILLARD & CIE**

..FABRICANTS DE..

GINGER ALE, SODA, CIDRE,  
GINGER BEER,  
MEXICAN CREAM SODA, Etc.

209 Rue St-ANDRE Coin Dorchester et Ste-Catherine

Dépôt de l'Eau  
St-Léon.

**MONTREAL**

**LE SYNDICAT de MONTREAL**

..IMPORTATEUR DE..

**Nouveautés Européennes**

**...et Américaines**

ENCOGNURE DES RUES

**SAINTE-CATHERINE ET AMHERST**

Téléphone Bell, Est 1519

**MONTREAL**

**LUCIEN BERNIER, Gerant.**

**Plus de Cors aux Pieds...**

**" ANTIKOR-LAURENCE "**

Remède efficace pour enlever en très peu de temps et sans douleurs les

**CORS VERRUES ET DURILLONS**

Absolument inoffensif

**Guérison complète assurée**

En vente dans toutes les pharmacies.

**A. J. LAURENCE, - PHARMACIEN.**

Coin des rues St-Denis et Ontario, Montréal.

**FLEURISTE  
STE-CATHERINE**

**O. Chartrand Cie**

1607 RUE STE-CATHERINE

Près St-Hubert.

Spécialité: Tribots Floraux, Bouquets de Noël et décoration de table. Prix spéciaux.

Nous garantissons satisfaction  
ou l'argent sera remis.

**Chez F. LAPOINTE**

MARCHAND DE MEUBLES

1551 Rue Ste - Catherine

**MONTREAL**

**LOTION PERSIENNE**



Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les taches, le masque et autres taches de la peau.

La **LOTION PERSIENNE** est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. Ce n'est pas un poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est **brûlée par le soleil**, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver. La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Péninsule, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

**S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,**

1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.